



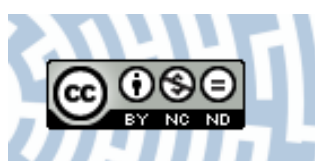
You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: La traduction littéraire au Canada : domination, coexistence paisible ou source de ferment intellectuel?

Author: Joanna Warmuzińska-Rogóż

Citation style: Warmuzińska-Rogóż Joanna. (2017). La traduction littéraire au Canada : domination, coexistence paisible ou source de ferment intellectuel?.

"TransCanadiana" Vol. 9 (2017), s. 444-456



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Joanna Warmuzińska-Rogóż

Université de Silésie

**LA TRADUCTION LITTÉRAIRE AU CANADA :
DOMINATION, COEXISTENCE PAISIBLE OU SOURCE DE
FERMENT INTELLECTUEL ?**

Abstract

This analysis is an attempt to describe the specificity of the literary translations market between Quebec and English-Canada. The author studies an evolution of translation relations between the “two solitudes” which first concerned pragmatic translations from French into English, but which in the course of time has started to involve also literary translations, strongly supported by the State. Moreover, some Quebec translated works have been subsequently incorporated into the English-Canadian literary system, and numerous feminist works have influenced the authors writing in English.

Keywords: literary translation, feminism, Quebec, Canada, impact

Résumé

La présente analyse constitue une tentative de description de la spécificité du marché des traductions littéraires entre le Québec et le Canada anglais. L’auteure démontre une certaine évolution propre aux relations traductologiques entre les « deux solitudes » qui concernaient tout d’abord des traductions pragmatiques du français vers l’anglais mais qui avec le temps se sont enrichies des traductions littéraires, fortement appuyées par l’Etat. Qui plus est, certaines œuvres québécoises traduites se sont par la suite intégrées au système littéraire canadien-anglais, et bon nombre d’œuvres féministes ont fortement influencé les auteures écrivant en anglais.

Mots-clés : traduction littéraire, féminisme, Québec, Canada, influences

Commençons par un petit rappel des débuts officiels de l’activité traductive au Canada. Comme le font remarquer Grant et Mezei, il s’agit d’un acte violent de Jacques Cartier qui en 1534 capture les deux fils du chef iroquois de

Stadaconé (Québec) pour les amener en France en vue de faire d'eux des interprètes pendant des voyages suivants (cf. Grant, Mezei). Les chercheuses voient dans cet événement une preuve de l'appropriation culturelle et de l'exploitation coloniale qui d'une certaine manière aura, dans des siècles à venir, aussi ses répercussions sur la traduction.

Et pourtant, traditionnellement, le Canada est perçu comme un modèle idéal de l'État qui, tout en respectant le bilinguisme officiel, a su élaborer un modèle cohérent non seulement de la formation des traducteurs, mais aussi du marché de traduction. Dans notre analyse, dans un premier temps, nous tenterons de décrire la spécificité propre au marché de traductions, en nous penchant particulièrement sur la situation des traductions littéraires entre le Québec et le Canada anglais et en vérifiant si ce marché reflète le modèle officiel tellement admiré dans le monde entier ou s'il cache au contraire certaines tensions sous-jacentes. De plus, nous essaierons de démontrer une certaine évolution dans les relations traductologiques entre le Québec et le Canada anglais et nous trancherons sur des facteurs qui les ont influencées. Finalement, nous nous pencherons sur le changement de perception de la traduction dans le contexte canadien qui de la fonction d'une simple transmission et médiation d'un message, le plus souvent du Québec vers le Canada anglais, dans les années 1970 et 1980, s'est transformée en phénomène de « traduction déviante » qui a pour but d'exprimer une affiliation fragmentée.

Au Canada bilingue et multiculturel, la traduction a toujours joué un rôle essentiel. Selon Pierre Cardinal,

[p]artout la langue est une institution sociale nettement caractérisée par sa fonction première : la communication entre les hommes. Il est donc normal que, dans des pays à population hétérogène comme le Canada, le moyen essentiel de communication interlinguistique qu'est la traduction se voie, lui aussi, promu au rang d'institution (141).

L'organisation du marché de traduction au Canada découle donc d'une nécessité d'ordre institutionnel et pragmatique car tous les documents officiels doivent être dotés de deux versions langagières. C'est le Bureau de la traduction, le plus grand employeur de traducteurs au Canada, qui est officiellement responsable des traductions et qui a longtemps été le fournisseur exclusif des services de traduction aux organismes fédéraux. Pour illustrer l'ampleur du travail effectué par le Bureau, rappelons d'après Jean Delisle que l'année de son cinquantenaire, il comptait plus de 900 traducteurs, une centaine d'interprètes et autant de terminologues. Son budget annuel s'élevait à plus de 85 millions de dollars. On estimait le nombre de mots traduits par année à environ 300 millions (Delisle, *La Traduction...* 22).

Or, pour garantir un haut niveau de services de traduction, il fallait tout d'abord former des traducteurs de qualité. C'est pour cela que le Bureau fédéral des traductions a parrainé en 1968 un programme de formation universitaire ayant pour but de promouvoir des candidats sollicitant plus tard le travail en tant que traducteurs-interprètes. La création du système cohérent de formation en matière de traduction s'est donc avérée une nécessité. Les débuts des programmes universitaires de traduction remontent à la fin des années 1960 où tout d'abord l'Université de Montréal, suivie bientôt par l'Université Laval à Québec et par l'Université d'Ottawa, a inauguré les premiers programmes complets offrant l'enseignement de la traduction¹. La traduction peut être ainsi perçue au Canada aussi bien comme profession, industrie et programme d'études, tous les trois découlant en fait des facteurs socio-politiques et non pas tant économiques ou commerciaux.

À en croire Jean Delisle, « si la traduction littéraire n'a jamais été une tradition au Canada, la traduction de textes pragmatiques, par contre, imprègne nos institutions et la vie quotidienne de tous les groupes culturels et linguistiques, qu'ils soient minoritaires ou majoritaires » (*La Traduction...* 22). Et pourtant, il semble que l'avis du traductologue canadien puisse être mis en doute, si l'on se souvient des démarches administratives et politiques visant à encourager le développement de la traduction littéraire, et notamment la *Loi sur les langues officielles* adoptée par le Parlement canadien en 1969, qui – tout en instituant un bilinguisme officiel au niveau fédéral et en accordant des droits égaux à l'anglais et au français, a aussi d'une certaine manière facilité la promotion et le soutien de la traduction littéraire, notamment par la création au sein du Secrétariat d'Etat d'un programme de subventions pour la traduction des livres québécois et canadiens-anglais vers l'autre langue. Par la suite, la traduction prend de l'ampleur, surtout celle du français vers l'anglais, vivement encouragée par le gouvernement fédéral qui, par l'appui du bilinguisme officiel, tente de réagir aux aspirations souverainistes du Québec (cf. Grant, Mezei). A part la loi de 1969, il convient de rappeler aussi la stratégie gouvernementale de 1971 qui visait à promouvoir le bilinguisme, et ceci grâce au programme de subventions parrainé par le Conseil des Arts du Canada adressé aux éditeurs canadiens qui se décideraient à publier les traductions entre les deux langues officielles.

Selon Patricia Claxton, les profits tirés de ce programme sont énormes :

C'est sans aucun doute ce programme qui a vraiment changé le paysage de la littérature traduite de l'anglais au français et du français à l'anglais. À noter que

¹ Pour plus de détails concernant le système d'enseignement de traduction au Canada, voir entre autres : Mareschal, 2005 ; Bujnowska, 2015.

les ouvrages écrits dans d'autres langues par des Canadiens et traduits vers le français ou vers l'anglais sont également admissibles à ce programme (Claxton).

Le premier grand projet de traduction est inauguré par la maison d'édition montréalaise Le Cercle du Livre de France (aujourd'hui les Éditions Pierre Tisseyre) qui, en 1973, lancera la « Collection des Deux Solitudes », faisant appel au titre du roman de Hugh MacLennan *Two Solitudes* (1945). Or, un des objectifs du programme fédéral est, comme le remarque Delisle, de « permettre aux Canadiens, par le biais de la littérature, de s'ouvrir sur l'autre solitude et d'apprendre à mieux la connaître » (« Traduction au Canada : Survol... »). Après l'adoption en 1974 par l'Assemblée nationale du Québec de la *Loi sur la langue officielle* (la "loi 22"), la traduction littéraire, surtout celle sous le signe d'avant-garde, a pu connaître du succès grâce à de petites maisons d'édition subventionnées par l'État. Un autre projet d'envergure est celui de la maison d'édition Québec-Amérique qui a inauguré à son tour en 1989 la collection « Littérature d'Amérique ». Plus tard, on subventionnera aussi les traductions des langues autochtones vers l'anglais ou le français (cf. Sévigny 24) ainsi que les traductions des littératures minoritaires et migrantes (en espagnol, italien, chinois, arabe et autres).

Qui plus est, le Canada s'ouvrira aux traducteurs venant d'ailleurs. Beaucoup d'initiatives intéressantes veront le jour comme celle réalisée au Centre international de Traduction littéraire de Banff (CITLB) grâce auquel les traducteurs du monde entier viennent traduire auprès des auteurs d'Amérique du Nord ce qui donne souvent des échanges fructueux et finit par l'apparition des traductions d'œuvres littéraires dans des endroits éloignés (comme c'était le cas de la rencontre d'Hélène Rioux avec une traductrice bulgare) (cf. Sévigny 24).

A ces démarches officielles s'attachent des initiatives des traducteurs eux-mêmes, notamment la fondation de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada en 1975 qui est censée soutenir la traduction littéraire et militer en faveur d'une rémunération plus juste des traducteurs littéraires. C'est ainsi que l'Association rappelle elle-même les débuts de l'institutionnalisation de la traduction au Canada :

Étant donné la dualité culturelle et linguistique du Canada, vous trouverez peut-être surprenant que la traduction littéraire soit un phénomène assez récent au pays. Essentiellement, cet art n'a vu le jour qu'au cours des années 1970, en réaction à la crise du FLQ au Québec. Quand cette situation politique a fait les manchettes, les éditeurs ont commencé à vouloir supprimer la barrière culturelle en faisant traduire les œuvres littéraires écrites en français pour un public anglophone. Bon nombre des traductrices et traducteurs qui ont participé à ces premières activités (notamment Patricia Claxton, qui travaille toujours comme traductrice, et feu Philip Stratford) ont fondé l'Association des traducteurs et

traductrices littéraires du Canada (ATTLC) en 1975, afin de partager leurs expériences et de promouvoir leurs objectifs (Carter 2).

Après avoir esquissé les démarches officielles et institutionnelles concernant le marché des traductions littéraires, regardons maintenant de plus près quelques détails avec cette réserve que la présente étude n'a pas prétention d'être exhaustive. En général, on peut diviser l'histoire des traductions littéraires entre le Québec et le Canada anglais en deux temps : le premier engloberait la période d'avant l'institutionnalisation de la traduction littéraire, soit d'avant les années 1970 mentionnées ci-dessus où on traduisait en moyenne un titre par an, le deuxième, après cette date charnière symbolique où, selon Godard, un trois quarts d'œuvres traduites ont paru entre 1972 et 1985, puis on a noté un déclin de nombre de traductions du français en anglais avec 16 titres en 1995, soit la moitié du chiffre de 1986 (« French-Canadian Writers » 477).

Quant à la première période, il y a une dizaine d'années, Annette Hayward a analysé la réception de la littérature québécoise au Canada anglais dans les années 1900-1940. Dans son étude, elle s'appuyait aussi bien sur ses recherches personnelles que sur celles fournies dans la *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais* par Philippe Stratford. Hayward a constaté l'absence des traductions de la poésie de cette période-là, ainsi que la non-existence du théâtre canadien-français en version anglaise, ce qui découle du fait que la production théâtrale était peu développée dans la province durant les quatre premières décennies du XX^e siècle. Même si Stratford a tranché avec fermeté qu'« aucun roman canadien-anglais d'envergure ne fut traduit avant 1960 » (Stratford xiii), Hayward réussit à compléter une liste de romans² et convainc que

[s]i l'on s'en tient aux œuvres traduites au Canada, il est évident que le portrait qu'on pouvait se former du Canada français à partir des traductions littéraires [...], mis à part *Les Demi-Civilisés*, était celui d'une société rurale fidèle au passé et aux traditions, profondément attachée à la religion catholique. Dans une ère

² *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, père (1863 ; trois traductions différentes, en 1864, 1890, 1996) ; *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices* de François-Réal Angers (1837, trad. 1867) ; *Le Centurion* d'Adolphe-Basile Routhier (1909, trad. aux États-Unis en 1910) ; un choix de textes de Fréchette (trad. en 1917 aux États-Unis) ; *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1916, trad. 1921 (2) et 1989) ; *Chez Nous* d'Adjutor Rivard (1914, trad. 1924) ; *Récits laurentiens* du Frère Marie-Victorin (1919, trad. 1922 et 1925) ; *Grand Louis l'Innocent* de Marie LeFranc (1925, trad. en 1928 aux États-Unis) ; *Vieilles choses, vieilles gens* de Georges Bouchard (1926, trad. 1928) ; *À la hache* d'Adolphe Nantel (1932, trad. partielle 1937) ; *Les Demi-Civilisés* de Jean-Charles Harvey (1934, trad. 1938) ; *Trente arpents* de Ringuet (1938, trad. 1940).

d'urbanisation et d'industrialisation, cette vision stéréotypée et folklorique devait sans doute être agréable, rassurante. Mais avant de céder à la tentation d'interpréter ce choix d'œuvres à traduire comme un signe de condescendance de la part des Anglo-Canadiens, il faudrait se rappeler que telle était aussi l'image que le Québec (ou ce qu'on appelait alors le Canada français) voulait (se) projeter de lui-même à l'époque (22).

Parmi les romans, c'est sans aucun doute *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon qui connaît une fortune exceptionnelle en se dotant presque simultanément de deux traductions, la première créée par sir Andrew Macphail, la deuxième – par William Hume Blake. Les deux hommes ont tout d'abord travaillé ensemble sur la traduction, mais après une divergence d'opinions sur la nécessité ou non de la fidélité envers l'original ont décidé de préparer deux versions séparément. Comme le fait remarquer Hayward,

ce récit écrit par un Français qui a passé fort peu de temps au Québec, deviendra vite, au Québec comme au Canada anglais, le roman « canadien » par excellence (c'est-à-dire canadien-français pour les Québécois d'alors, et canadien tout court pour les Anglo-Canadiens) contre lequel toute œuvre subséquente dans les deux cultures devra, pendant de longues années, se mesurer (26).

Il va sans dire qu'à part le fait que dans la période analysée nous avons affaire à des contacts moins institutionnalisés entre les « deux solitudes », c'est aussi un autre phénomène qui s'accroît. Selon Hayward,

[I]ors de certaines périodes d'ouverture à l'autre, d'« entente cordiale » entre les deux « races », comme on disait, on acceptait de se tendre la main comme à des égaux. Dans le domaine littéraire, cependant, il faut avouer qu'à cette époque-ci la réception de la littérature québécoise du côté anglais s'accompagnait en général d'une vive admiration et d'un grand désir d'émulation. Combien de fois ne lit-on pas, sous la plume des critiques anglocanadiens, que la littérature canadienne-française est nettement supérieure à celle du Canada anglais, à moins qu'ils ne disent – et c'est souvent le cas – que la littérature du Canada français est en fait la seule des deux qui puisse se prétendre distincte, « nationale » (36).

En général, la liste des traductions forgée par la chercheuse témoigne du fait, observable par ailleurs d'une manière générale, que la consécration d'une œuvre littéraire par les marchés éditoriaux en France et aux États-Unis, n'y est pas pour rien. À cela s'ajoutent les constatations de Delisle, selon qui, avant 1960, parmi une soixantaine de titres (principalement les récits des explorateurs et des voyageurs français), la moitié a été traduite et publiée à l'étranger (Angleterre, États-Unis, France) (Delisle, « Traduction au Canada : Survol... »).

Les années 1960 constituent une période fort intéressante durant laquelle on observe une certaine accélération dans les travaux traductologiques : on traduit en moyenne six titres par an, surtout des textes liés d'une manière ou d'une autre à des tendances séparatistes. Ainsi, apparaissent les versions anglaises des œuvres suivantes : *Ethel et le terroriste* de Claude Jasmin (1965, trad. David Walker), *Prochain épisode* d'Hubert Aquin (1967, Penny Williams), *Le couteau sur la table* de Jacques Godbout (1968, Penny Williams). On traduit aussi tels auteurs que : André Langevin, Gérard Bessette et Marie-Claire Blais (Godard, « French-Canadian Writers » 479).

Par contre, dans la période qui commence dans les années 1970 avec l'institutionnalisation de la traduction, plusieurs phénomènes auront lieu. Comme le constate Philip Stratford, premièrement, apparaît une sorte d'« identité collective » (xvii) : les traducteurs, bien que la plupart d'entre eux ne vive pas uniquement de la traduction littéraire, ont l'impression de participer à une mission ayant pour but de faire connaître la littérature québécoise. Sheila Fischman en est l'exception, car elle se consacre presque uniquement à la traduction littéraire, et propose en anglais plus de soixante titres des meilleurs auteurs québécois, parmi lesquels A. Hébert, M.-C. Blais, M. Tremblay, J. Poulin, V.-L. Beaulieu, Y. Beauchemin et R. Carrier.

Suite aux démarches institutionnelles, plusieurs programmes fédéraux et subventions, le nombre de traductions augmente considérablement. Qu'il suffise de rappeler que seulement dans les années 1972-1984 on a traduit plus de 100 romans québécois vers l'anglais. Ainsi, d'après Delisle rappelons que

[d]ans les années 70, le nombre de livres traduits a doublé tous les cinq ans. Jusqu'aux années 80, il y a toujours eu à peu près deux fois plus de traductions littéraires (au sens restreint) du français vers l'anglais que l'inverse. Les statistiques pour 1977 sont les suivantes : F → A : 380 titres ; A → F : 190. Cinq ans plus tard, l'écart s'était rétréci : F → A : 550 ; A → F : 400. Les trois quarts de toutes les traductions littéraires publiées au pays l'ont été depuis 1972, et plus de quatre-vingts pour cent des traductions sont subventionnées (« Traduction au Canada : Survol... »).

En 2004, André Vanasse des Editions XYZ a remarqué que le nombre de traductions de l'anglais en français avait même dépassé peu à peu le nombre de traductions en sens inverse (d'après Grant, Mezei). Un an plus tard, Patricia Claxton a analysé les statistiques concernant le nombre de traductions anglais-français/français-anglais au Canada et la répartition d'aide financière. Selon ses estimations, qu'elle appuie sur les données reçues du Conseil des Arts, 2220 livres ont été traduits et diffusés au Québec et au Canada depuis le début du programme d'aide financière. En ce qui concerne les détails, elle a constaté ce qui suit :

1) pour la non-fiction (catégorie de conception plutôt anglaise), un intérêt plus prononcé et soutenu à traduire en français ; 2) pour la fiction, un intérêt plus marqué à traduire en anglais jusqu'en 1984, puis à peu près égal des deux côtés, avec une légère avance cependant en anglais ; 3) en ce qui concerne le théâtre, intérêt mitigé vers le français ; vers l'anglais, un sursaut au cours de la troisième année, ensuite un intérêt plus modeste mais assez régulier jusqu'en 1995, puis rien sauf en 1998, 2000 et 2001 (3, 1 et 2 respectivement ; 1 seul vers le français dans ces 10 ans) ; 4) en littérature jeunesse, un intérêt vers le français dès la cinquième année, s'accroissant des deux côtés français et anglais en 1988 mais en général plus vif vers le français ; 5) en poésie, intérêt faible vers le français, souvent rien du tout ; du côté anglais, plus régulier, modéré cependant et parfois nul (Claxton)³.

Depuis 1983, la SODEC, la Société de développement des entreprises culturelles, soutient et promeut la culture québécoise, notamment en apportant une aide financière. Parmi beaucoup d'autres activités, elle soutient la traduction des œuvres québécoises et appuie l'exportation et la promotion de la littérature québécoise à l'extérieur du Québec.

Le travail des traducteurs est aussi fortement appuyé par l'attribution des prix. Ainsi, déjà en 1974, le Conseil des Arts a créé un prix de 2 500 \$ destiné aux deux meilleures traductions de l'année, l'une en français, l'autre en anglais. Ce prix, d'une valeur de 5 000 \$ à partir de 1976, fait partie de 1987 des Prix littéraires du Gouverneur général. Parmi les lauréats de cette distinction nous pouvons retrouver entre autres : Jean Paré, Sheila Fischman, Yvan Steenhout, Frank Scott, Gilles Hénault, Philip Stratford, Charlotte Melançon et Jane Brierly. De plus, l'Association des traducteurs littéraires a créé en 1981 le Prix John Glassco à la mémoire de cet écrivain et traducteur d'envergure. Ce prix couronne chaque année une œuvre qui constitue pour le traducteur une première traduction littéraire publiée sous forme de livre.

Ceci dit, il convient de noter que le marché de traduction au Canada et les enjeux entre deux groupes langagiers inégaux ne se soumettent pas à l'analyse du champ littéraire, tel qu'il est perçu par Pierre Bourdieu, étant donné le rôle prépondérant de l'aide financière au niveau fédéral et provincial. Ainsi, comme le fait remarquer Godard, « [c]ette intervention gouvernementale directe structure deux marchés superposés : un modèle national subventionné coexiste avec un marché capitaliste soumis aux contraintes économiques internationales » (« La traduction comme... » 75).

Passons maintenant aux choix des œuvres québécoises traduites en anglais pour les lecteurs canadiens à partir des années 1970. Il va sans dire que la sélection se fait avant tout au niveau éditorial : ce sont les maisons d'édition

³ Selon Godard, ce déséquilibre renforce parmi les Québécois l'impression d'être une culture traduite, donc dominée (« French-Canadian Writers » 476).

canadiennes-anglaises qui effectuent un choix « d'admission, de légitimation et de consécration » (Godard, « La traduction comme... » 65). A cela s'ajoute la consécration par des marchés étrangers, en particulier français et états-unien, qui augmente énormément l'intérêt des lecteurs au Canada et au Québec⁴. Par la suite apparaît, comme le dit Godard, « le discours poétique des œuvres et le discours socio-culturel qui produisent une représentation de la littérature québécoise et une image du Québec au Canada anglais » (« La traduction comme... » 65).

D'après Jane Koustas qui a analysé l'index *Canadian Translation*, les textes d'Anne Hébert, de Gabrielle Roy et de Marie-Claire Blais sont les textes traduits parmi les auteurs québécois (Koustas 18). Godard attire l'attention sur le fait que le nombre de traductions d'un auteur donné engendre par la suite l'augmentation du nombre de recensions critiques, ce qui encourage ensuite de nouvelles traductions (« La traduction comme... » 66). D'ailleurs, les conclusions de Réjean Beaudoin, Annette Hayward et André Lamontagne, qui – dans le cadre du Projet de recherche subventionné par le CRSH et désigné par le sigle CALQ (Canada anglais – Littérature québécoise) – ont travaillé sur la réception de la littérature québécoise au Canada anglais, confirment cette régularité (cf. Beaudoin, Hayward, Lamontagne). Ainsi, toujours selon Koustas qui a analysé non pas le nombre total des traductions pour chaque auteur mais le pourcentage de l'œuvre traduite, on a traduit vers l'anglais : 90% de l'œuvre d'Anne Hébert, 75% de l'œuvre de Gabrielle Roy et 60% de l'œuvre de Marie-Claire Blais. Vont ensuite : Michel Tremblay, Hubert Aquin, André Major, Jacques Poulin et Nicole Brossard avec 40% de son œuvre traduite (cf. Koustas).

Qui plus est, quelques-uns des auteurs québécois ont été intégrés au système littéraire canadien anglais. Ainsi, trois romans, avec *The Tin Flute* (*Bonheur d'occasion*)⁵ de Roy, figuraient parmi les 100 meilleurs romans « canadiens » et la traduction anglaise de *Est-ce que je te dérange ?* (1998) d'Anne Hébert a été nommée finaliste pour le prix Giller en 1999, décerné pour le meilleur roman canadien-anglais, et c'est pour la première fois qu'un roman en traduction est choisi comme finaliste (cf. Godard, « La traduction comme... » 67).

⁴ Rappelons le cas d'Anne Hébert et de ses *Fous de Bassan* qui a quintuplé la vente après avoir reçu le Prix Fémina (Sirois 158) ou encore de Gabrielle Roy et de son *Bonheur d'occasion* traduit en anglais qui a connu la vente élevée à plus de 750 000 exemplaires (Godard, « La traduction comme... » 76).

⁵ C'est un peu surprenant vu la qualité de la traduction de Hannah Josephson, fort problématique étant donné plusieurs fautes dans la transmission des éléments culturels, notamment ceux renvoyant à Montréal de l'époque (cf. Godard, « French-Canadian Writers » 478).

Des relations réciproques ayant pour racines l'opération de traduction prennent une forme particulière grâce aux féministes et théoriciennes québécoises (Nicole Brossard, France Théoret) qui ont inspiré énormément les traductrices Barbara Godard et Susanne de Lotbinière-Harwood, créatrices de « la traduction au féminin ». Ensuite, ce sera entre autres un périodique littéraire féministe bilingue *Tessera* qui encouragera le développement de la théorie féministe de la traduction, non pas limitée uniquement aux asymétries du pouvoir découlant des différences sexuelles et langagières, mais également d'une manière plus générale, à la problématique de l'autorité textuelle et de la transmission du savoir. Le dialogue des féministes québécoises et canadiennes-anglaises sur les pages de *Tessera* aboutira aussi à l'apparition d'un nouveau genre littéraire : la « théorie/fiction » / « fiction-theory ». Ce genre, pratiqué tout d'abord par Nicole Brossard, Suzanne Lamy, France Théoret ou Madeleine Gagnon, trouvera de réalisations élargies par des Canadiennes-anglaises, par exemple Margaret Atwood (poèmes en prose), Smaro Kamboureli (journaux), Aritha Van Herk, Gail Scott (« ficto-criticisms »). Les traductions se font majoritairement du français vers l'anglais, les romancières, poètes ou théoriciennes féministes québécoises (N. Brossard, L. Bersianik, L. Gauvin, F. Théoret, M. Gagnon, J. Marchessault) étant traduites par leurs collègues canadiennes-anglaises. Susanne de Lotbinière-Harwood, Barbara Godard, Kathy Mezei, Marlene Wildeman, Fiona Strachan, Yvonne Klein, Gail Scott figurent au nombre des principales représentantes de l'approche féministe de la traduction au Canada.

Carolyn Perkes s'est servie de la théorie des polysystèmes pour analyser les enjeux entre les littératures canadienne-anglaise et québécoise en traduction. Selon elle, en général les textes québécois en version anglaise, et ce sont le plus souvent les romans et les nouvelles, n'ont pas bouleversé le système de la culture d'arrivée, avec une seule exception, c'est-à-dire l'écriture féministe qui a pris une position primaire et a réussi à transformer la culture cible de manière à introduire des changements dans le discours péritextuel canadien-anglais et à encourager des traductions « adéquates » (Perkes 1196). Godard polémique avec cette opinion en prétendant que la première génération d'écrivaines québécoises, soit les textes traduits de Roy, Hébert et Blais « ont initié un changement dans le discours littéraire canadien-anglais à leur parution, car la critique y voyait les signes annonciateurs de la modernité longtemps attendue au Canada anglais, même si ce discours a souligné la continuité ensuite » (Godard, « La traduction comme... » 71). D'autre part, toujours selon Godard, la deuxième génération d'écrivaines québécoises, soit les féministes radicales, tout en ayant encouragé par la suite un changement dans le discours traductologique des traductrices féministes au Canada après 1980, n'a pas quand même quitté la périphérie de la production littéraire canadienne en ne gagnant pas de grand public (Godard, « La

traduction comme... » 71). Quoi qu'il en soit, force est de constater que cette influence est palpable et sans aucun doute ne découle pas uniquement d'une traduction réussie du français en anglais, mais aussi d'une nouvelle perception du processus de traduction, comprise en tant que ré-écriture qui ne se fonde pas sur une opposition binaire, mais comme « simultanété » ou « continuum » (Bjerring 169)⁶.

Au terme de ce rapide parcours, qui ne prétend en aucun cas être exhaustif, quelques constatations s'imposent. Ce qui est particulier, c'est l'importance de l'institutionnalisation du marché de traductions littéraires ce qui rend impossible l'observation des tendances qui régissent en général les choix du marché éditorial, décrit notamment par Bourdieu. L'ingérence de l'Etat s'avère en fait positive, vu un nombre plus considérable de traductions par rapport à la période d'avant le processus d'institutionnalisation et la qualité des œuvres traduites, parmi lesquelles on dénombre celles qui n'auraient pas été traduites à cause de leur caractère, disons, peu rentable. Qui plus est, on peut observer non seulement un accueil favorable des œuvres québécoises de la part de la critique canadienne-anglaise, mais également une forte influence de la pensée féministe qui a abouti à un ferment intellectuel hors pair reliant « les deux solitudes ». Pour conclure, rappelons les mots d'Anette Hayward déjà évoquée qui résume l'évolution de la perception de la traduction au Canada de manière suivante :

Pour être parfaitement juste, il faudrait adopter la définition proposée par *Le Désert mauve* de Nicole Brossard, où la traduction n'est plus une simple question de passage d'une langue à une autre, mais recouvre aussi toute reprise d'une histoire pour la raconter autrement, voire la simple tentative de traduire le vécu en mots... [...] L'évocation du *Désert mauve* est d'ailleurs d'autant plus appropriée ici que Nicole Brossard, par l'influence énorme qu'elle a exercée sur certaines féministes du « Canada anglais », rappelle aussi l'importance que peut exercer « la réception de la littérature québécoise » dans l'évolution du (poly) système littéraire canadien anglais (38).

⁶ Il va sans dire qu'aujourd'hui la littérature canadienne, y compris les relations traductologiques au sein du pays, s'est dotée de nouvelles perspectives : ainsi, on écrit aussi dans d'autres langues, notamment en espagnol et ceci fait que la bipartition linguistique : français – anglais ne semble plus valable. Or, dans notre étude, nous avons décidé de nous pencher uniquement sur les enjeux traductologiques entre le Québec et le Canada anglais, vu que ce sont eux qui pendant longtemps constituaient la substance de l'activité de traduction dans le pays.

Bibliographie

- Beaudoin, Réjean ; Hayward, Annette ; Lamontagne, André. *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1939-1989)*. Québec : Nota bene, 2004. Imprimé.
- Bjerring, Nancy. « Feminism as Framework for Investigating Canadian Multiculturalism. » *Mosaic* 29, 3 (2002) : 163-173. Imprimé.
- Bujnowska, Ewelina. « Kilka słów o kanadyjskim 'przemysle tłumaczeniowym'. » *Rocznik Przekładoznawczy* 10 (2015) : 261-269. Imprimé.
- Cardinal, Pierre. « Regard critique sur la traduction au Canada. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal* 23, 2 (1978) : 141-147. Imprimé.
- Carter, Lisa. « L'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, porte-parole des traducteurs et des traductrices littéraires à travers le pays. » *InformATIO* 35, 3 (2006) : 2-3. Imprimé.
- Claxton, Patricia. « La traduction littéraire au Canada. » (Présenté au Congrès de l'OTTIAQ, le 25 novembre 2005, dans le cadre de la table ronde L'Édition, milieu aux multiples horizons). 10 mai 2016. <http://www.attlc-ltac.org/fr/la-traduction-litteraire-au-canada>. En ligne.
- Delisle, Jean. *La Traduction au Canada/Translation in Canada 1534-1984*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1987. Imprimé.
- . « Traduction au Canada : Survol historique (depuis 1534). » 9 mai 2016. https://www.academia.edu/5940734/La_traduction_au_Canada_survol_historique_depuis_1534. En ligne. Ce texte est paru en version anglaise sous le titre « Canadian Tradition. » *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Mona Baker (dir.). Londres / New York : Routledge, 1998. 356-363.
- Hayne, David M. « Historical Introduction : Comparative Canadian Literature. » *Bibliographie d'études de littérature comparée/Bibliography of Studies in Comparative Canadian Literature 1930-1987*. Antoine Sirois, Jean Vigneault, Maria van Sundert et David M. Hayne (dir.). Sherbrooke : U. Sherbrooke, 1989. 9-77. Imprimé.
- Godard, Barbara. « French-Canadian Writers. » *Encyclopedia of Literary Translation into English*, vol. 1. Olive Classe (dir.). London-Chicago : Fitzroy Dearborn Publishers, 2000. 480-481. Imprimé.
- . « La traduction comme réception : les écrivaines québécoises au Canada anglais. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 15, 1 (2002) : 65-101. Imprimé.
- Grant, Pamela, Mezei, Kathy. « Création d'une base de données bibliographiques en ligne de la traductologie littéraire canadienne. » 1^{er} mai 2016. http://www.attlc-ltac.org/sites/default/files/traductologie20litteraire_ms_11.pdf. En ligne.
- Hayward, Annette. « La réception de la littérature québécoise au Canada anglais 1900-1940 : le rôle de la traduction ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 15, 1 (2002) : 17-43. Imprimé.

- Koustas, Jane. « Lost from the Canon : The Canada Council and French-English Translation since 1979. » *Gerstein Research Seminar. Les Études traductologiques au Canada*. Toronto : Glendon College, 1998. Inédit.
- Mareschal, Geneviève. « L'enseignement de la traduction au Canada. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal* 50, 1 (2005) : 250-262. Imprimé.
- Perkes, Carolyn. « Les Seuils du savoir littéraire canadien : le roman québécois en traduction anglaise, 1960-1990. » *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée* 23 (1996) : 1195-1211. Imprimé.
- Sévigny, Marie-Ève. « La traduction au Québec : pour l'amour de l'art. » *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 5, 2 (2009) : 22-27. Imprimé.
- Sirois, Antoine. « Prix littéraires pour les écrivains québécois. » *International Perspectives in Comparative Literature*. Virginia M. Shaddy (dir.). Lewiston : Edwin Mellen, 1991. 147-159. Imprimé.
- Stratford, Philip. *Bibliography of Canadian Books in Translation : French to English and English to French/Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*. Ottawa : HRCC, 1977. Imprimé.

Joanna Warmuzińska-Rogóż est maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie. L'auteure de deux monographies (*De Langlois à Tringlot. L'effet-personnage dans les Chroniques romanesques de Jean Giono – analyse sémio-pragmatique*, 2009 ; *Szkice o przekładzie literackim. Literatura rodem z Quebecu w Polsce*, 2016), co-rédactrice du troisième numéro de *TransCanadiana* (« Écrivains – professeurs », Para 2010), co-auteure, avec Krzysztof Jarosz, de *Antologia współczesnej noweli quebeckiej* (2011) et auteure de nombreux articles sur la littérature québécoise et la traduction littéraire.